

YVONNE VERDIER

*Le Petit Chaperon rouge
dans la tradition orale*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

LA GRAND-MÈRE OUBLIÉE

TOUT le monde connaît l'histoire du Petit Chaperon rouge, c'est une histoire de loup et de petite fille désobéissante que l'on a vite fait de résumer ainsi : petite fille, ne t'écarte pas du chemin, sinon tu rencontreras le loup et il te mangera ! Cette morale s'appuie sur deux versions qui ont fait fortune. La première – celle qui finit mal – fut écrite à la fin du XVII^e siècle par Charles Perrault. Elle s'achève, on s'en souvient, sur la phrase terrible et lapidaire “Et en disant ces mots le loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge et la mangea¹”, qu'accompagne le geste des parents conteurs – se précipiter sur leurs enfants en faisant mine de les dévorer – et la réponse de ceux-ci – de grands éclats de rire. La seconde – celle qui finit bien – a été transcrite par les frères Grimm au début du XIX^e siècle. Arrive en effet le chasseur qui sort ses ciseaux, fend le ventre du loup endormi par son repas, et délivre les deux femmes, d'abord le Petit Chaperon rouge (enfournée la dernière), toute guillerette, qui saute dehors

Une première version de ce texte a paru pour la première fois dans *Les Cahiers de la littérature orale*, IV, 1978. Une version remaniée a ensuite paru dans *Le Débat*, n°3, juillet-août 1980. C'est cette dernière version que nous reproduisons dans la présente édition.

Henry Peach Robinson, *Red Riding Hood*, 1858. Impressions photographiques à l'albumine. © SSPL/NMEM/Royal Photographic Society/Leemage, pour les images de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2014, 2024.

1. Ch. Perrault, *Contes de ma mère l'Oye*, Paris, “Folio Junior”, Gallimard, 1977.

en s'écriant : "Oh, là là, quelle peur j'ai eue ! Comme il faisait noir dans le ventre du loup !" ; ensuite la vieille grand-mère, beaucoup plus éprouvée par son séjour, "C'était à peine si elle pouvait encore respirer¹." Et le Petit Chaperon rouge aide le chasseur à remplir de pierres le ventre du loup ; celui-ci, à son réveil, se lève et, entraîné par le poids de son ventre, s'affale et meurt. Le Petit Chaperon rouge rentre chez elle, quitte, pense-t-on, pour la peur.

Or, c'est une tout autre histoire que nous ont transmise les traditions orales de plusieurs provinces françaises, qui ne doivent rien, assurent les spécialistes, à l'imprimé. Recueillies pour la plupart à la fin du XIX^e siècle dans le bassin de la Loire, le Nivernais, le Forez, le Velay ou, plus récemment, dans la partie nord des Alpes, de la bouche même des conteurs, ces versions comportent des motifs qui ont été entièrement laissés de côté par la tradition littéraire. Celle-ci, du reste, renvoie exclusivement à Perrault dans la mesure où la version fixée par les frères Grimm aurait été recueillie en 1812 auprès d'une jeune fille d'origine bourgeoise dont la mère était française ; d'autant également que

1. J. et W. Grimm, *Les Contes*, trad. Armel Guerne, Paris, Flammarion, 1967.

la tradition orale du Petit Chaperon rouge n'a pas été retrouvée en Allemagne, mais semble seulement attestée dans une partie du Tyrol italien¹.

Deux épisodes particuliers appartiennent en propre à la tradition orale. Tout d'abord, celui du choix du chemin offert à la petite fille par le loup quand ils se rencontrent : "Quel chemin veux-tu prendre, lui dit-il, celui des épingles ou celui des aiguilles ?" Cette formulation, dont P. Delarue remarque la constance,

1. On utilisera les versions rassemblées par P. Delarue, *Le Conte populaire français*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1976, pp. 373-383, conte type 333 de la classification Aarne et Thompson. Outre la version Perrault, P. Delarue a rassemblé trente-quatre versions qui, à l'exception d'une version nivernaise, sont seulement résumées dans son ouvrage. On utilisera sa numérotation pour désigner, au cours du texte, les différentes versions.

Pour les versions des Hautes-Alpes, recueillies plus récemment, on se référera à C. Joisten, *Contes populaires du Dauphiné*, t. I, Grenoble, C. Joisten.

Pour la géographie du conte et les versions du Tyrol italien, voir P. Delarue, "Les contes merveilleux de Perrault et la tradition populaire : I. Le Petit Chaperon rouge", *Bulletin folklorique d'Île-de-France*, Paris, 1951, pp. 221-228 ; 251-260 ; 283-291 ; et 1953, pp. 511-517. Voir également M.-L. Tenèze, "Motifs stylistiques de contes et aires culturelles. Aubrac et centre de la France", *Mélanges Elisée Legros (Enquêtes du Musée de la Vie wallonne*, t. XII, n° 133-144), Liège, Vaillant-Carmanne, 1973.

reçoit de sa part le commentaire suivant : “Ces absurdes chemins qui surprennent l’adulte et ont intrigué les chercheurs ravissent par contre les enfants qui trouvent toute naturelle leur existence au pays de la féerie, et qui leur trouvent toutes sortes de justifications¹.” Pour P. Delarue, c’est un détail “puéril”, et Perrault l’aurait laissé de côté pour cette raison même. Dans sa version c’est le loup qui règle d’autorité l’affaire du chemin : “Je m’y en vais par ce chemin icy et toi par ce chemin là”, ordonne-t-il à la petite fille. Marc Soriano, qui cherche à déterminer la genèse de la version Perrault et examine les versions de tradition orale, se range à l’avis de P. Delarue : l’alternative proposée par le loup ne serait qu’un jeu. “On peut rapprocher ces absurdes chemins, propose-t-il, de ce jeu très apprécié des plus petits, qui consiste à leur demander s’ils préfèrent la sonnette ou le bouton².” Une fausse alternative donc, car, dans les deux cas, les chemins sont désignés par des objets également piquants : donc, blanc bonnet et bonnet blanc. Ce “merveilleux” détail, Perrault ne l’aurait pas conservé,

1. P. Delarue, *Le Conte...*, p. 282.

2. M. Soriano, *Les Contes de Perrault*, Paris, Gallimard, 1977, p. 157.

poursuit Soriano, car “ces surprenants chemins auraient amusé les enfants, mais auraient paru incompréhensibles aux autres lecteurs”. À cela, on peut répondre que les jeux de mots et calembours jouent un rôle fondamental dans la culture paysanne et tout particulièrement dans la tradition orale, qui comprend tant de “devinailles” à double sens. Aussi les analyses de Delarue et de Soriano se fondent-elles sur l’idée – fausse – que les contes seraient uniquement destinés aux enfants. Il faut au contraire prendre au sérieux “ces absurdes chemins”, et l’ethnographie peut nous aider à en expliciter le sens, autrement dit, à nous faire comprendre le langage de l’épingle et de l’aiguille.

Un second motif, également absent de la version Perrault, est développé dans toutes les versions de tradition orale, celui du repas proprement cannibale de la petite fille. Invitée par le loup à se restaurer, c’est la chair et le sang de sa grand-mère qu’il lui offre comme souper ! S’y adjoint le motif de la “voix” qui renseigne la petite fille sur la véritable nature de son dîner, mais que toujours elle entend de travers. Motif que P. Delarue qualifie de “cruel et primitif”, appartenant à la forme ancienne du conte, sans autres commentaires. Cette fois, Perrault l’aurait mis de côté pour cette raison

même; M. Soriano est du même avis. Sans pouvoir ici entrer dans les véritables raisons de Perrault, il est difficile de s'en tenir là, car, dans sa *Belle au Bois dormant*, il n'hésite pas à développer le motif tout aussi "cruel" et "sauvage", semble-t-il, de la Reine mère ordonnant à son cuisinier de lui servir le cœur et le foie de ses petits-enfants, et les détails culinaires ne nous sont point épargnés, puisqu'elle exige la petite Aurore "à la sauce Robert", c'est-à-dire à la moutarde et aux petits oignons.

Enfin, si certaines versions de tradition orale s'achèvent tragiquement comme dans Perrault – le loup restant seul en scène après avoir dévoré tout le monde – nombre d'entre elles offrent un dénouement heureux, qui, cependant, diffère totalement de celui de la version des frères Grimm, lequel est considéré comme emprunté au conte de *La Chèvre et les Chevreaux* (conte type 123). Et la différence est de taille, car la petite fille ne sera point mangée par le loup. Après s'être fourrée au lit avec lui et avoir engagé le dialogue bien connu, elle lui demande en effet la permission de sortir pour aller faire ses besoins; le loup la laisse aller après lui avoir attaché un lien (fil, ficelle, brin de laine, cheveu) à la jambe. Une fois dehors, elle se débarrasse du fil, le coupe ou le casse, ou

encore l'attache à un arbre, et s'enfuit. Le loup, au bout d'un moment, s'aperçoit de la ruse et tente de lui courir après, sans succès. Comptons les morts: le loup et le Petit Chaperon rouge sont saufs, seule la grand-mère est bel et bien morte, doublement consommée par les deux survivants. Dans certaines versions, l'histoire continue: la petite fille court, le loup à ses trousses; elle arrive à une rivière qu'il lui faut franchir; des laveuses qui se trouvent de l'autre côté tendent leur drap au-dessus de l'eau et la font passer. Quand arrive le tour du poursuivant – le loup –, les laveuses lui offrent la même passerelle, mais lorsque le loup est au milieu, elles lâchent les quatre coins de leur drap, lui fournissant son linceul: il tombe à l'eau et se noie. Faisons les comptes: cette fois, le loup meurt en plus de la grand-mère, seule survit la petite fille, et, point important, dans les deux cas, la petite fille échappe à la dent du loup; quant à la grand-mère, répétons-le, par deux fois elle est mangée.

À l'inverse, il est un motif qui, lui, est caractéristique de la version Perrault et est toujours absent des versions populaires, c'est celui de la coiffure de la fillette, le fameux chaperon rouge: ce serait un "trait accessoire, particulier à la version de Perrault", et "non un trait

général sur lequel on puisse se fonder pour trouver un sens symbolique au conte”¹. C’est l’occasion pour P. Delarue de balayer les interprétations qui reposent sur ce détail, telle la théorie mythologique défendue par Hyacinthe Husson², pour lequel “cette adolescente au front couronné des lueurs de la lumière matinale est une aurore” qui, “en s’acheminant vers sa grand-mère, c’est-à-dire vers les aurores qui l’ont précédée, est interceptée par le soleil dévorateur sous la forme d’un loup”³. Il vise également la thèse ritualiste de Saintyves⁴ qui s’appuie sur la coiffure rouge pour faire de la petite fille une reine de mai, et situe l’histoire dans un contexte calendaire : l’héroïne serait une sorte de personnification du mois de mai, le loup qui la dévore une représentation de l’hiver, et le conte aurait été d’abord le commentaire d’un rituel de mai. Ce même argument est avancé par P. Delarue et repris par M. Soriano pour invalider la thèse psy-

1. P. Delarue, *Le Conte...*, p. 382.

2. H. Husson, *La Chaîne traditionnelle; contes et légendes au point de vue mythique*, Paris, Franck, 1874.

3. Cité par P. Delarue, *Bull. folk.*, 1951, p. 251.

4. P. Saintyves, *Les Contes de Perrault et les récits parallèles; coutumes primitives et liturgies populaires*, Paris, Nourry, 1923.

chanalytique d’E. Fromm¹, qui fonde sa théorie de la menstruation de la fillette sur le chaperon de velours rouge.

Une fois éliminé comme “accessoire” le motif du chaperon rouge, comme “puéril” celui du chemin des épingles ou des aiguilles, comme “cruel et primitif” celui du repas de grand-mère pris par la petite fille, que reste-t-il? Un Petit Chaperon rouge exsangue, un conte d’avertissement, de mise en garde pour la gouverne des enfants, une simple histoire de loup, concluent à l’unisson nos auteurs – P. Delarue et M. Soriano. Et, dans son positivisme, P. Delarue va même plus loin, pour qui le loup n’est qu’un loup, un vrai loup, un loup “en chair et en os”, le loup qui a “effectivement enlevé et dévoré tant d’enfants”², attitude en parfaite contradiction avec Perrault, qui met en épilogue de son conte :

On voit ici que de jeunes enfants,

Surtout de jeunes filles,

Belles, bien faites, et gentilles

Font très mal d’écouter toute sorte de gens

Et que ce n’est pas chose étrange

1. E. Fromm, *Le Langage oublié*, Paris, Payot, 1953.

2. P. Delarue, *Bull. folk.*, 1951, p. 290.